

## CHAPITRE PREMIER

### Été 1868 - Égypte

Sarah Doré donne un ordre sec à Bernard de Valléquiou. Elle se fiche qu'il soit gradé ou aristocrate. Elle vient de découvrir l'entrée de la grotte. Une combinaison savante de buissons, d'angles de pente précis et de rochers l'avait bien dissimulée. Sa troupe, une poignée de soldat français du Second Empire, suit la stratégie mise en place la veille. Ils constatent la découverte et admettent qu'ils seraient passés devant elle sans s'en apercevoir. Ils descendent de cheval et les attachent à quelques buissons. Les animaux les attendront dans la zone la plus ombragée pour se protéger du soleil égyptien. La chasseresse aguerrie se prépare à affronter le monstre, la dernière étape de sa mission, la plus difficile. Elle maintient avec fermeté son fusil de chasse légendaire, une carabine double express faite sur mesure par le célèbre Sabatti de Brescia, celle qui a tué le guépard le plus rapide d'Afrique du Sud, et ce d'une seule balle. Elle est renommée de par l'Empire pour n'avoir jamais eu à devoir utiliser le deuxième canon lors d'une chasse.

Le lieutenant de Valléquiou tente de garder ses maniérismes de dandy sous son uniforme écorché de sable et de poussière. Le sang ne le dérange pas, tant qu'il peut en goûter avec style et panache. Il insère une cigarette dans son fume-cigarette, l'un des plus longs tuyaux en ambre jamais vu, même à Paris, pour prendre une dernière bouffée de joie avant l'affrontement. Il l'a fait fabriquer par un artisan, revenu d'un long voyage à Shanghai, pour rivaliser de taille avec les pipes d'opium. Une manière très excentrique pour les Français ordinaires qui consomment plutôt de la chique ou fument de la pipe en terre. Plusieurs jours auparavant, son capitaine lui a ordonné de suivre les ordres de la jeune femme, une civile mercenaire employée pour aider la Compagnie Universelle du canal Maritime de Suez. Cela ne le dérange pas, car il la connaît depuis l'expédition de Cochinchine, mais c'est à la guerre du Mexique qu'ils sont devenus proches. Il faisait partie du 99<sup>e</sup> régiment d'infanterie sous le Colonel L'Hérillier, et elle était volontaire de la « troupe spéciale » du Colonel Charles Dupin. Ils s'étaient rencontrés lors du siège de la ville fortifiée de Puebla de Los Angeles, au sud de la ville de Mexico, et s'étaient liés d'amitiés comme s'ils s'étaient nourris au même lait maternel. Il sort de sa gaine son revolver et maintient son sabre le long de sa jambe gauche lorsqu'il passe par le passage tellurique. Il est assez large pour laisser entrer une bête sauvage de la taille d'un fiacre, ce qu'ils cherchent.

Cinq militaires suivent avec leurs fusils Chassepot réglementaires. Ils doivent porter leur arme à l'horizontale, le plafond est trop bas. Deux zouaves, leurs fez repoussés, font remarquer à leurs compagnons nés sur le sol français que cette créature ne peut être qu'une légende. Doré donne l'ordre de maintenir le silence complet. Les sons se réverbèrent loin dans les cavernes, beaucoup plus loin que l'odeur de transpiration de la troupe, chose qu'elle ne se sait pas cacher et qui l'inquiète. Son sens olfactif est très développé, celui de la bête l'est certainement beaucoup plus.

Les travaux du canal de Suez ont commencé en 1859. Creuser un passage de près de 200 km entre la Méditerranée et la mer Rouge, et l'orient, est un rêve qui date de l'antiquité, et aujourd'hui une affaire complexe avec le monopole du cap de Bonne-Espérance. Il est parti de la ville portuaire de Port-Saïd et retrouvera la ville de Suez dans le sud, tout en passant par trois lacs naturels. Des multiples disparitions ont commencé au printemps 1866, pas même une année complète depuis l'épidémie de choléra qui a décimé plusieurs centaines d'Européens et plus de mille cinq cents Arabes qui campaient dans la zone de travail. Depuis des mois, deux douzaines d'hommes, des Français, Nubiens, Égyptiens et Italiens, ont disparu pendant la journée, et une poignée dans la nuit. Il n'y a jamais eu de témoin. On a par contre retrouvé des traces de lutte dans le sable à deux occasions : celles d'un homme et d'un quadrupède aussi large qu'un taureau avec des griffes. Aucun animal de cette taille n'aurait pu passer inaperçu lors de ces attaques. Bien que ces hommes étaient isolés, on aurait dû voir la créature venir de quelque part ou l'entendre. Le chantier et les camps sont peut-être vastes, mais beaucoup de gens y remuent. Pas de cris, pas même de murmure, de la part des victimes. On parle sans hésiter d'une créature de l'ombre, peut-être d'un djinn. Paris, et surtout Napoléon III, n'en avait que faire de ces sornettes d'un autre âge. Même les rapports officiels sur les disparitions mystérieuses qui font référence à des traces d'animaux, de quelque chose proche d'un énorme félin, n'ont rien changé aux opinions de la capitale. Cela devait être l'ennemi, d'un complot

russe ou prussien, mais pas d'un monstre ou d'une créature diabolique. Les travailleurs français parlaient d'une bête de Gévaudan sur le sol égyptien. Les Arabes les plus rationalistes discutaient d'un vieux lion à la force titanesque. D'autres murmuraient les légendes d'un monde ancien. Une créature dont on n'avait plus entendu parler depuis des siècles, depuis que les Européens sont venus pour creuser un canal et défroisser leur terre historique.

Plusieurs entrées d'un réseau souterrain s'étaient ouvertes par accident lors des creusements du canal de Suez. On raconte dans les villages des alentours que ces travaux ont réveillé la vieille bête et qu'elle se venge de la présence française. Les vieux du coin ne sont pas parvenus à associer ces traces aux animaux bien connus de la région. Ils ont par contre répandu la rumeur que cette menace vient d'un autre âge, de celui de l'époque des Pharaons. Ils ont demandé que les travaux du canal se terminent. À la place, l'armée a envoyé à trois reprises, et chaque fois, une douzaine de soldats pour explorer cette région aux artères souterraines. Personne n'en est revenu. C'était il y a un mois.

La compagnie a ensuite préféré faire venir Sarah Doré, la chasseresse la plus renommée d'Europe. Elle est née dans un cirque apatride et a bourlingué dans presque toutes les guerres de Napoléon III pour découvrir de nouvelles espèces animales aux formes humanoïdes hors de l'ordinaire, surtout pour, au besoin, les capturer et les apprivoiser. Elle se souvient de la campagne d'Italie, sept ans auparavant. Elle faisait partie de la Division d'occupation à Rome. Elle avait sauvé le fils de l'armurier célèbre, Sabatti, d'un adorateur du mal qui vivait dans la montagne comme ermite, habillé de peau de mouton et de cornes. L'haleine de bouc de ce Krampus l'avait fort marquée. C'est même ce qui lui a permis de retrouver sa trace dans cette grotte montagneuse aux couloirs sinueux. Ce sorcier germanophone avait kidnappé le garçon et lui avait jeté un sort. Il voulait que l'italien fournisse ses armes à un volume industriel à l'Autriche contre l'armée franco-piémontaise. Elle avait ramené l'enfant seulement couvert de quelques griffes. Le père, en récompense, lui avait fabriqué un fusil de chasse exceptionnel qui a fait d'elle une légende lors de l'expédition de Chine et de Cochinchine. Elle y a sauvé un village de paysans des dangers d'un crocodile géant qui avait décimé des douzaines d'Asiatiques et une poignée de soldat français. Pour s'occuper entre ces missions du Second Empire, elle a bourlingué en Afrique du Sud et en Patagonie, pour s'entraîner à chasser d'autres animaux sur d'autres terrains. Lors du siège mexicain du fort de San Javier en 1863, en compagnie d'autres chasseurs et zouaves, elle est parvenue à ouvrir le terrain pour l'armée française. On l'a depuis surnommée Chasseresse Fracasse, mais personne n'ose le lui dire en face de peur de se faire fracturer les os. Elle se rend compte de l'importance d'arrêter ce monstre d'Égypte, car les intérêts financiers de la France sont en jeu, mais ce qui l'intéresse le plus est de doré son blason encore plus par la capture de ce monstre mystérieux.

La construction du canal a été ralentie et il est interdit de raconter quoi que ce soit aux journalistes. L'ingénieur en chef redoute qu'ils aient à abandonner les travaux. Ils venaient juste de sortir d'une quarantaine, causée par une nouvelle épidémie de choléra, et avaient hâte de pouvoir avancer. Il était sous forte pression de terminer dans les délais prévus. Sarah n'a donc pas hésité à demander un fameux prix pour cette mission. Si elle s'en sort vivante, elle n'aura pas de problèmes financiers pour les cinq prochaines années.

Le capitaine lui avait offert une troupe entière, mais elle ne voulait pas beaucoup de soldats. Dans ces passages étroits, le plus il y en a, le plus encombrant cela devient. Elle avait suivi les traces de pas du monstre qu'elle seule pouvait voir. Même en les pointant du doigt aux soldats qui l'ont suivie jusqu'à l'entrée de la grotte, ils ne parvenaient pas à les percevoir.

Alors que la lumière de l'extérieur s'amointrit, la moitié de la troupe, le dos courbé, allume sa lampe Davy, celle inventée pour les mineurs et protégée par un grillage fin. L'autre moitié sera utilisée pour le chemin de retour. Elle rappelle à ses hommes d'empêcher le cliquetis de métal entre la lampe et les armes et de ne faire aucun bruit, même en respirant.

Après une heure de marche difficile, et de multiples écorchures sans laisser sortir de son de douleur, ils atteignent une salle qui pourrait abriter une petite église. Ils ne font pas le signe de la croix en y entrant. Même le plus athée du groupe le regrette après quelques longues secondes de surprise en bordure de l'angoisse. Ils trouvent des piles d'os organisés. Elles ne sont pas aussi systématiques que celles des catacombes de Paris, mais on y observe un ordre précis. Cela ressemble plus à un travail de comptable qu'à celui d'un monstre. Sur la gauche, des tas de vieux os avec des armes de l'antiquité. Le lieutenant de Valléquiou remarque tout de suite un mélange d'épées égyptiennes, grecques et romaines. Un peu plus à droite, des cimenterres arabes enfoncés dans le sol pour contenir les restes humains. Sarah a l'impression de remonter le temps comme dans un musée, surtout lorsqu'elle remarque les fusils de

l'armée napoléonienne du temps de la bataille des pyramides de 1798. Un peu plus à l'écart, les soldats trouvent les os plus récents et moins secs de leurs camarades. Ils n'ont pas le temps d'être horrifiés, car ils reçoivent de suite un ordre de Doré. Ils doivent récupérer le plus d'armes possible, les mettre contre la paroi et monter la garde. La chasseresse et de Valléquiou vont descendre plus bas et vérifier que la bête ne s'y cache pas.

Ils marchent une centaine de mètres. Le lieutenant, un marquis dont le titre de noblesse lui pèse lourd, veut allumer une cigarette, mais se rend compte que l'odeur de la fumée risque d'attirer l'attention. La brunette ressent un mauvais présage, frissonne, et se gratte la jambe. Sans faire de bruit, ils se retrouvent dans une autre pièce de la taille d'une chapelle qui recèle des étagères d'une autre époque. Des livres et divers objets les caparaçonnent. Un Némès, ce couvre-chef de tissu complexe utilisé par les pharaons, attire leur attention. Le lin utilisé n'est pas antique. Une barbe postiche longue et étroite lui tient compagnie. La large majorité des ouvrages ont une couverture en cuir et datent d'avant Gutenberg. Un traité d'Enoch semble couvert d'une peau d'animal, si ce n'est d'homme. Le lieutenant a plaisir à retrouver des classiques tels que l'*Aenigmata Symphosii*, qui contient une centaine d'énigmes ou d'épigrammes en latin, le *Codex Salmasianus*, dont l'origine reste obscure, les énigmes anglo-saxonnes de l'abbé Aldhem, et même le célèbre *Livre D'Exeter* en anglais du X<sup>e</sup> siècle. Des livres anciens comme il les aime et qu'il adorait consulter lorsqu'il était enfant, dans la bibliothèque excentrique de son père.

Les ouvrages sont en parfaite condition. Le militaire, féru d'histoire, ne comprend pas comment il est possible de retrouver dans une grotte du désert égyptien des classiques grecs, romains, arabes, et même britanniques et français du XVII<sup>e</sup> siècle. Il passe son doigt le long du dos des couvertures et n'y décèle aucune poussière dans cet endroit tellurique et macabre. Combien de fois ont-ils été lus ? Est-ce vraiment un monstre qui hante ces lieux ou une sorte d'ermite dérangé ?

Sarah inspecte les petites lampes en pierre, alimentée par de la graisse animale, qui recouvrent le sol. Elles n'ont pas été utilisées depuis quelques heures. Des torches de bois engoncées dans les parois sont neuves et prêtes à être utilisées. Elle vérifie qu'il reste de la réserve dans sa lampe de mineur.

Alors que le militaire feuillette un livre de Sophocle, deux herses en fer tombent avec fracas du plafond et bloquent les deux entrées. Cela s'est passé si vite qu'ils se sont demandé pendant quelques secondes s'ils ne s'étaient pas imaginés quelque chose. Les deux sorties sont bloquées. Par réflexe, ils passent tout de suite leurs doigts à travers la grille et, ensemble, essaient de remonter la barrière qui les coupe de leurs compagnons. En vain. Ils se sont fait berner comme des apprentis chasseurs. Ils sont enfermés comme dans une cage et il leur est trop risqué de passer plus de temps à trouver un moyen de s'échapper. Ils apprêtent plutôt leur arme pour se défendre. Leur entraînement et sixième sens ne les trompent pas. Après quelques longues secondes, ils entendent des coups de feu dans la salle du dessus, des hurlements, des grognements, des gémissements, et puis un silence de mort. Sarah connaît le son de chaque arme et toutes les balles étaient françaises. Ils crient pour prendre des nouvelles. Aucune réponse. Ils n'entendent plus rien et aucun son animal quelconque. Est-ce vraiment une bête ?

Sarah murmure à Bernard de rester le plus silencieux possible. Elle écoute et, cinq minutes plus tard, reconnaît les pas souples d'un quadrupède. Elle ne parvient pas à discerner un autre animal ou une autre personne. Elle fait signe. Tous deux visent à travers la grille et attendent. Sarah se sent coincée, vulnérable. Elle tente de se calmer. Bernard utilise toutes ses connaissances, fort développées, pour analyser la situation, mais rien ne l'aide. Leurs respirations sont lentes et contrôlées. Un vieux truc pour rester concentré sur l'attaque imminente.

Les pas s'arrêtent au tournant. La bête est dans la galerie, à cinq mètres de la grille, mais elle ne peut pas être vue. De longues secondes d'angoisse font transpirer de grosses gouttes aux Français. Un bruit de griffes contre un rocher rompt le silence. Ils attendent, se tenant prêts à tirer. Ils ne mordent pas à l'hameçon et restent calmes.

Une voix à l'accent égyptien sort du tunnel, accentuant la tension :

— Je peux vous laisser mourir de faim dans ma bibliothèque. C'est comme vous voulez. Vous avez pas mal à lire pour vous tenir compagnie.

Aucune réponse de Sarah et Bernard. Ils ne s'engagent pas dans la conversation. Ils ne veulent pas s'enfoncer dans le jeu marécageux de cet ennemi dont ils ne connaissent pas les règles. Sarah ne s'était pas rendu compte qu'un homme accompagne la bête. Pourtant, elle est certaine de ne pas avoir entendu quiconque qui pourrait accompagner l'animal. Elle doute que ses sens l'aient trahie. L'adversaire continue :

— Je vous propose une énigme. Si vous parvenez à répondre, j'ouvre la galerie du bas et vous donne dix minutes avant de commencer à vous chasser.

Il ne prend pas la peine d'attendre et lance la devinette comme s'il avait attendu des jours, voire des semaines, pour rencontrer quelqu'un et la dire.

— Nous sommes deux sœurs. La première engendre la seconde et la seconde engendre la première. Qui sommes-nous ?

Sarah ne joue pas à ce jeu et patiente, l'œil coincé sur la mire. Elle refuse de se comporter comme une proie. Elle ne tente même pas de réfléchir à la réponse. Bernard, par contre, ne peut se retenir. C'est comme un instinct pour lui :

— C'est classique. C'est le jour et la nuit. Néanmoins, je dois faire remarquer que la traduction grecque ne marche pas si bien en français, car le jour est un mot masculin, et la nuit féminin.

Elle regarde son vieil ami et voudrait pouvoir l'engueuler pour libérer un peu de tension, mais le moment est loin d'être adéquat. Lui, par contre, ressent un moment de nostalgie qui le prend par surprise, surtout en ce moment dangereux. Son père, en effet, lui lançait souvent des devinettes pour entraîner son jeune esprit. Son père, tué d'une balle perdue lors d'une révolution échouée et quelconque dans les rues de Paris. Bernard n'avait que neuf ans et est depuis dégoûté de toute politique et idéologie.

Le son de la barrière arrête le flot de souvenirs du marquis. Elle s'ouvre derrière eux. Ils n'ont pas le choix et descendent. Ils ne savent pas s'ils peuvent croire les mots de ce chassé devenu chasseur, mais ils courent aussi vite que possible. Ce seront dix minutes d'avance précieuses. La lumière projetée par leurs lampes se déplace comme dans une chorégraphie macabre mal arrangée sur les parois telluriques. Ils tiennent à mettre le plus de distance possible.

— C'est quoi cette énigme à la con ? s'énerve Sarah.

— C'est de Sophocle, répond le militaire, qui entend la seconde barrière se relever.

— Tu peux être plus précis ?

— C'est une des deux énigmes données par le sphinx à Œdipe.

— Le sphinx ? Cet être au corps de lion et à la tête d'homme ?

— Oui.

— Et si l'homme et la bête ne faisaient qu'un ? Qu'on a affaire à un monstre qui parle, qui lit, et qui est polyglotte ?

Les deux Français s'arrêtent et se regardent dans les yeux. Ils n'osent dire ce qu'ils pensent alors qu'ils débouchent sur une grande pièce où l'eau souterraine a créé un étang. On pourrait y loger une douzaine d'éléphants, ils auraient encore un peu de place pour allonger leur trompe. Des stalactites tombent du plafond et le plus bas est à trente centimètres du sol. Ils prennent note des sept galeries autour d'eux, dont deux sous l'eau. Trois d'entre elles sont assez larges pour laisser passer un groupe de trois ou quatre personnes. Plutôt que de continuer à courir, ils vont tourner cet endroit en position de force. Ils allument une demi-douzaine de torches incrustées dans la paroi et éteignent leurs propres lampes.

— Comment tu ferais pour arrêter un lion ? demande le marquis à l'experte.

— J'attacherais une brebis au milieu d'une plaine et j'attendrais, cachée avec mon fusil.

— Ce qui ne convient pas pour ici ?

— Un lion qui pense comme un humain, si pas mieux, non. Sinon, on peut toujours se taper une énigme de plus ?

— Non. Mais pour tromper un adversaire qui pense, on pourrait se jouer de sa perception plutôt que de ses instincts.

Des idées éclosent. Ils les trient pour conserver les plus pratiques et ils en retiennent une. Ce sera une partie de poker, leur jeu favori. Ils discutent du plan et mémorisent toutes les entrées. Ils se donnent un bisou sur la joue et se murmurent à l'oreille leur tirade, qui marque une longue et solide amitié :

— Bonne chance, Dame de Lesbos.

— Bonne chance, Chevalier de Sodome.

Il sort son revolver et son sabre. De la lame, il entaille la jambe de la femme et du sang coule. Elle crie de douleur et jure comme un hussard. Bien que la lame l'ait à peine effleurée, elle n'hésite pas à se faire entendre. Elle tire ensuite dans la direction de son ami qui s'étale avec fracas sur le sol. Encore du bruit. La détonation fait vibrer les murs de la grotte et se dissipe à travers le réseau souterrain. Elle recharge son arme et ralentit sa respiration. Elle hume l'odeur de son sang et celui de son ami inerte. Elle respire avec calme et mémorise chaque pierre et recoin de la salle. Un simple détail peut déterminer

la différence entre la vie et la mort. Après quelques minutes, elle renifle la présence d'un fauve. Il doit également sentir le sang. Elle écoute. Il ne fait pas beaucoup de bruit, mais elle sait de quelle galerie il surgira. Elle vise l'entrée.

Le monstre sait qu'il est attendu et sort de sa sacoche en cuir un vieux miroir antique égyptien. Sa main droite velue maintient un manche en bois attaché à un cercle de bronze poli. Il la passe devant l'entrée et la réflexion lui est suffisante pour observer l'homme allongé par terre, qui semble avoir perdu conscience. La créature se rend compte que le soldat n'aurait besoin que d'un mouvement léger pour lui tirer une balle s'il s'approchait. Du sang se trouve sur le sol près de son ventre. Il est blessé, mais est-il mort ? Pour la femme, il est clair qu'elle l'attend. Il renifle le sang frais de la femme et de l'homme et se demande pourquoi ils prétendent s'être battus dans un moment irrationnel. Il ne fait aucun doute que c'est un piège.

— Voici ma nouvelle énigme, crie-t-il.

— J'en ai rien à foutre de tes devinettes à la con, répond à haute voix la jeune femme avec un sourire sarcastique.

Elle lèche les lourdes gouttes de sueur qui s'infiltrèrent dans sa bouche et maintient son doigt sur la gâchette. Elle refuse de penser aux conséquences au cas où son plan ne se déroule pas comme convenu. Contre son gré, elle se met à écouter l'ennemi.

— Quel être, pourvu d'une seule voix, a d'abord quatre jambes le matin, puis deux jambes le midi, et trois jambes le soir ?

— Je t'emmerde avec ton jeu à la con, répète-t-elle pour le provoquer. Viens, qu'on en finisse.

Plutôt que de répondre à l'appel, le monstre marche à reculons. Sarah ne sent plus son odeur. Elle s'inquiète. Il n'est pas dupe. Il ne mord pas à l'hameçon. Le soldat prétend toujours être mort. Il s'est coupé et a laissé un peu de sang sur la boue pour convaincre la bête, mais elle est trop intelligente pour cela. Elle l'a sous-estimé. D'habitude, elle étudie son gibier et essaie de le comprendre dans les moindres détails. Impossible avec ce mystère.

Les idées tournent en rond dans la tête de Sarah, mais elle ne dit rien et ne bouge pas. Elle se sent comme une brebis. Même armée, ce n'est pas une bonne sensation. Cela se serait passé comme elle l'aurait voulu si le monstre avait faim. Mais avec les cadavres de ses compagnons dans la galerie du dessus, cela ne va pas arriver de sitôt. Elle ne peut se permettre d'attendre des jours dans ces souterrains. Elle se fera tuer dès qu'elle s'assoupira. Elle ne peut plus se permettre aucune erreur de calcul.

Tout d'un coup, sans s'y attendre, le sphinx surgit d'une galerie adjacente qui débouche près du corps du soldat. Ne le croyant pas mort, il bondit dessus et le lacère avec ses pattes de derrière. Sarah en profite et tire le premier coup qui atteint l'animal dans l'épaule droite. L'animal est beaucoup plus surpris par sa découverte que par sa blessure. La chasseresse évite d'analyser cette bête et ses deux pattes arrière félines avec deux mains d'homme, un corps de lion et une tête d'Égyptien. Elle n'a pas le luxe de perdre du temps.

Il n'y a personne dans les vêtements militaires. Seulement de la boue et des rochers. La créature n'a pas le temps de réfléchir à la situation ni à comment il s'est fait berné avec cette odeur de sang frais. Il oublie ce soldat. Il y a beaucoup plus urgent. Il ignore sa blessure et court vers la chasseresse maintenant devenue proie. Il préfère briser une longue et fine stalactite que de la contourner. De la poussière calcaire recouvre les taches de sang sur sa fourrure. Sarah n'a plus qu'une balle dans son double canon. Pour la première fois de sa vie, sans avoir aucune pensée pour sa réputation, elle tire la seconde décharge. Le sphinx roule de côté et le projectile ne fait qu'effleurer son abdomen. La bête humaine n'écoute pas la douleur et se rue tout de suite sur la jambe de sa cible. Elle lance son fusil pour dévier sa course et prend un couteau qu'elle avait placé à côté d'elle. Alors qu'il porte ses griffes de derrière sur sa jambe et l'arrache en trois coups puissants, elle crie tout en enfonçant la lame dans la cage thoracique féline. La tête de la femme tourne et essaie avec échec de s'évanouir. Sa volonté est plus forte que sa douleur. La bête se relève et ses mains retirent le membre coupé de ses pattes de derrière pour le jeter à la tête de la chasseresse, plus pour l'humilier que pour l'effrayer. Le sang mélangé des deux blessés dégouline le long de sa fourrure. L'Égyptien titube, mais il lui reste assez de force pour achever son travail. Il se rapproche encore plus prêt de Sarah, passe derrière sa nuque et commence à l'étrangler de ses longs et larges doigts. Elle cogne le plus fort possible derrière elle, mais c'est comme si elle frappait un mur. Elle continue de perdre du sang et commence à perdre conscience. L'air ne rentre plus dans ses poumons. Elle balbutie quelque chose d'incompréhensible, surgit de son inconscience à propos d'un homme qui l'a enlevée lorsqu'elle était jeune et qui est mort depuis des années. Elle balbutie

des mots pour indiquer qu'elle ne pouvait pas attendre de se venger de ce pédophile, que ce soit au paradis ou en enfer. À ce moment, comme un diable sur ressort sortant d'une boîte, Bernard bondit de l'étang. Il était resté sous l'eau tout ce temps pour ne pas que le monstre puisse le sentir. Il avait respiré par son légendaire long fume-cigare et était resté, les jambes pliées, sur un rocher stable contre la paroi, prêt à sauter le sabre en main. L'homme nu, à part un caleçon et sa chemise déchirée, transformée en bandage de fortune autour de son abdomen, donne un coup d'estoc à la bête juste au-dessus de son cœur. Prise par surprise, elle n'esquive même pas d'un centimètre. Affaiblie par les deux coups de feu précédents et ceux de l'arme blanche, elle tombe. Sa lourde tête casse une stalagmite. De la poussière s'envole près de ses narines à un rythme régulier et couvre ses paupières fermées. La Française se met à tousser alors que l'oxygène rentre à nouveau dans sa gorge. C'est comme si elle voulait vomir un manque d'air qui se serait solidifié.

Bernard se rapproche de Sarah qui lui ordonne de lui faire un garrot et de penser sa plaie avec ses vêtements. Elle grelotte de froid et tremble.

— Va chercher un médecin, le somme-t-elle.

— Laisse-moi tuer la bête d'abord.

— Non. Panse ses plaies et recharge mon fusil. On ne va pas la laisser mourir.

— Avec ce qui reste de mes vêtements ? Tu ne veux tout de même pas que j'aie chercher un médecin tout nu ?

— Avec tous les soldats du camp, cela devrait assouvir tes fantasmes, tu crois pas ?

Il rit, stupéfait qu'elle ait gardé un sens de l'humour, même si pas très bien placé. Il répond pendant qu'il soigne du mieux qu'il peut son amie et la créature sans conscience.

— Tu as de la chance que je t'aime bien.

— Garde ton caleçon et cours. On va essayer de garder en vie ce salaud. Maintenant que j'ai perdu ma jambe, il va falloir que je me reconvertisse professionnellement. Ce monstre va regretter de ne pas être mort.

— À propos, la réponse de l'énigme du sphinx était l'homme, précise-t-il pour alléger la situation.

— C'est faux. C'est la femme.

Elle rit plutôt que de pleurer ou de râler. Ensuite, elle crie comme si c'était la dernière chose qu'elle pouvait prononcer :

— Va, cours maintenant !

Bernard se sent mal de laisser sa vieille amie seule et blessée avec ce monstre. Il doit faire quelque chose avant de partir. Il se rapproche de sa jaquette déchiquetée par le sphinx et est content d'y trouver une bourse en cuir intacte dans la poche. Il en sort une boîte d'opium en argent massif d'une dizaine de centimètres, un fourneau de pipe à tête de bouc en écume de mer, et des allumettes. Il organise son fume-cigarette pour la consommation de la drogue, aspire quelques bouffées pour être certain que le paradis artificiel soit en ordre.

— Tiens, lui propose-t-il alors qu'il offre son passeport aux paradis artificiels.

— Et tu crois que ça va m'aider ?

— Tu te souviens du supplice du lingchi lorsqu'on était en Chine ?

— Ce type bourré d'opium et exécuté par la mort aux mille coupures ? Tous ces coups de couteau par ces douzaines d'hommes agglutinés comme des mouches sur une carcasse ?

— Il a tenu le coup pendant des heures, et avec le sourire, en plus. Il avait perdu un bras, une cuisse et plusieurs organes, il ne criait pas. Jamais vu un truc pareil. On aurait même dit qu'il fantasmait à l'idée de mourir lentement.

— Grâce à l'opium qui a permis à l'exécution de durer le plus longtemps possible.

— Alors, ferme ta gueule, fume, et attends-moi. Il faut que tu tiennes le coup jusqu'à ce que je revienne.

Elle commence à inhaler les vapeurs calmantes et trouve du réconfort dans ces fumées qui l'emportent dans un meilleur monde. Sa douleur s'amointrit et elle sent un peu de réconfort. Il n'attend pas plus longtemps et lui laisse toute la drogue qu'il a. Il ne pense pas à sa fatigue et court le plus vite qu'il puisse. Il a mal aux jambes, il perd son souffle, mais il ne s'écoute pas. Il aurait dû fumer de ce paradis artificiel également, toutefois, il n'a pas le temps. Il doit réussir. La vie de Sarah en dépend. Il remonte la galerie dont les deux herses ont été relevées, passe à côté de ses camarades. Les corps sont découpés en morceaux et sont déjà entassés. Leurs fusils servent de rétention et ont été plantés pour permettre à la chair de se décomposer comme pour nourrir une plante qui va bientôt fleurir. Il se sent

dégoûté, voudrait une sépulture plus adéquate. Pas maintenant. Il bloque toutes ses émotions, enfile un pantalon et une jaquette. Toutes les chemises sont trop ensanglantées, il préfère à la place le contact de sa peau à un tissu rugueux.

Il sort de la grotte, épuisé. La chaleur sèche de l'extérieur lui fait tourner l'esprit. Il ne s'en occupe pas, se concentre à sa tâche et monte à cheval. Il galope vers le camp et arrive à temps pour ramener un médecin ainsi que d'autres soldats pour aider Sarah. Quant à elle, dans la caverne, elle refuse de s'endormir. Elle tient le coup tout en parlant au sphinx avec une voix délirante :

— On t'a eu, gros salaud. Ne pense pas que tu vas mourir. Une créature comme toi ? Tu m'as bouffé la jambe et je vais te bouffer ta vie. Elle sera beaucoup plus misérable que tes années passées dans ta grotte à tuer de temps en temps de pauvres innocents. J'ai une énigme pour toi. Tu vas aimer. Que dit-on à la mort lorsqu'elle vient ?

Le sphinx entend, mais sa conscience ne parvient pas à rester active. Il s'est fait berner par le meilleur chasseur qu'il ait jamais connu. Il ne répond pas. Elle le fait pour lui :

— Pas aujourd'hui.

Elle se retient de ne pas s'évanouir et se promet que sa jambe sera le dernier morceau de chair humaine que ce monstre aura dans sa gueule. Il essaie de se défaire de ses liens à plusieurs reprises, mais sa faiblesse et le fait d'être sous la ligne de mire de son ravisseur l'en empêchent. Elle attend pendant des heures tout en maintenant sa pipe allumée, sans jamais s'assoupir. Lorsqu'elle entend du bruit dans la galerie supérieure, elle ne prend pas la peine de montrer un signe de soulagement. Elle saupoudre sa plaie de poudre de canon. Elle inhale une grosse bouffée d'air, la maintient dans son coffre, sort une allumette, et ferme ses yeux. Elle fait le vide dans son esprit plutôt que de faire une prière. Elle enflamme sans attendre son moignon. La chaleur intense et soudaine lui brûle la chair et cautérise ses plaies. Elle n'a plus de force, pas même pour gémir ou murmurer quoi que ce soit. Malgré la chaleur de la brûlure, elle grelotte. La douleur lui fait perdre conscience. Le lieutenant arrive cinq minutes après avec quelques hommes et jure dans sa bouche. Il connaît son amie. Elle ne changera jamais. Elle est plus têtue que le plus têtue des animaux sauvages et monstres réunis. Il fallait qu'elle le fasse elle-même, plutôt que d'attendre un médecin.